

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À l'affiche

André Dionne

Number 8, November 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1977). Review of [À l'affiche]. *Lettres québécoises*, (8), 19–21.

A.D. — Mais présentement plusieurs personnes se retournent vers le passé.

J.-C.G. — Il y a une grande partie des gens qui choisissent la lampe à l'huile plutôt que la lampe électrique. Moi, je suis un partisan de la lampe électrique. Les gens qui ont dû s'éclairer avec la lampe à l'huile en gardent un souvenir épouvantable. Je suis un homme de la ville et elle ne me fait pas peur. Le Québec est fait par Montréal. Et règle générale, les gens qui sont montés en ville, ils en avaient assez de la campagne parce que les conditions étaient affreuses. Il faut faire attention aux passésistes qui redorent le blason. Une autre affaire très grave, si on ne la perçoit pas comme il faut, c'est que tout le renouveau folklorique représente le dernier souffle avant la mort. Il n'y aura plus de transmission folklorique réelle. Même les jeunes qui reprennent le folklore sont des gens cultivés qui l'utilisent pour le faire passer au niveau de la culture. C'est un rôle essentiel à l'époque historique précise où il va disparaître parce que la télévision l'a assassiné. Elle le redonne maintenant dans une forme seconde mais le grand papa n'apprendra plus à son petit gars comment raconter des contes.

Donc actuellement, il y a une valorisation de l'histoire avec laquelle je suis en désaccord énorme. Quand on valorise l'histoire pour l'histoire, je trouve ça ridicule. Quand on essaie de faire un édifice d'un édifice parce que c'est vieux, je trouve ça ridicule. C'est le présent et l'avenir qui nous préoccupent. Il faut utiliser l'histoire pour comprendre le présent et éclairer l'avenir.

Notre problème du trou de mémoire est grave parce qu'il nous condamne à répéter sans cesse la même chose. On a oublié ce qu'on a déjà fait, alors on le refait en ayant l'impression qu'on vient d'inventer la roue. Je considère qu'il est important d'avoir cette vision historique même si ce n'était que pour nous permettre de faire des choses nouvelles dans l'avenir.

D'ailleurs il existe aussi des choses très intéressantes au niveau du P.Q. On oublie le mouvement nationaliste très puissant qui a soutenu l'Union Nationale lors de son avènement avec Maurice Duplessis ; on parlait d'autonomie à ce moment-là. L'affaire de Lévesque est arrivée souvent. Cela s'est produit avec Honoré Mercier. On a raté le bateau deux fois. Et il ne faut pas s'imaginer que c'est tout nouveau. Même certains problèmes auxquels fait face le P.Q., comme celui d'aller vers la campagne plutôt que vers la ville, me semble répéter la politique de l'Union Nationale. Cette attitude est peut-être dans les choses mêmes de la nation, mais c'est quand même important d'avoir cette vision-là. Et cela est difficile pour le théâtre parce que les gens ne veulent pas le savoir. Il faut trouver le moyen de leur faire partager ces choses-là.

A l'affiche :

Une amie d'enfance au Théâtre de Quat'Sous

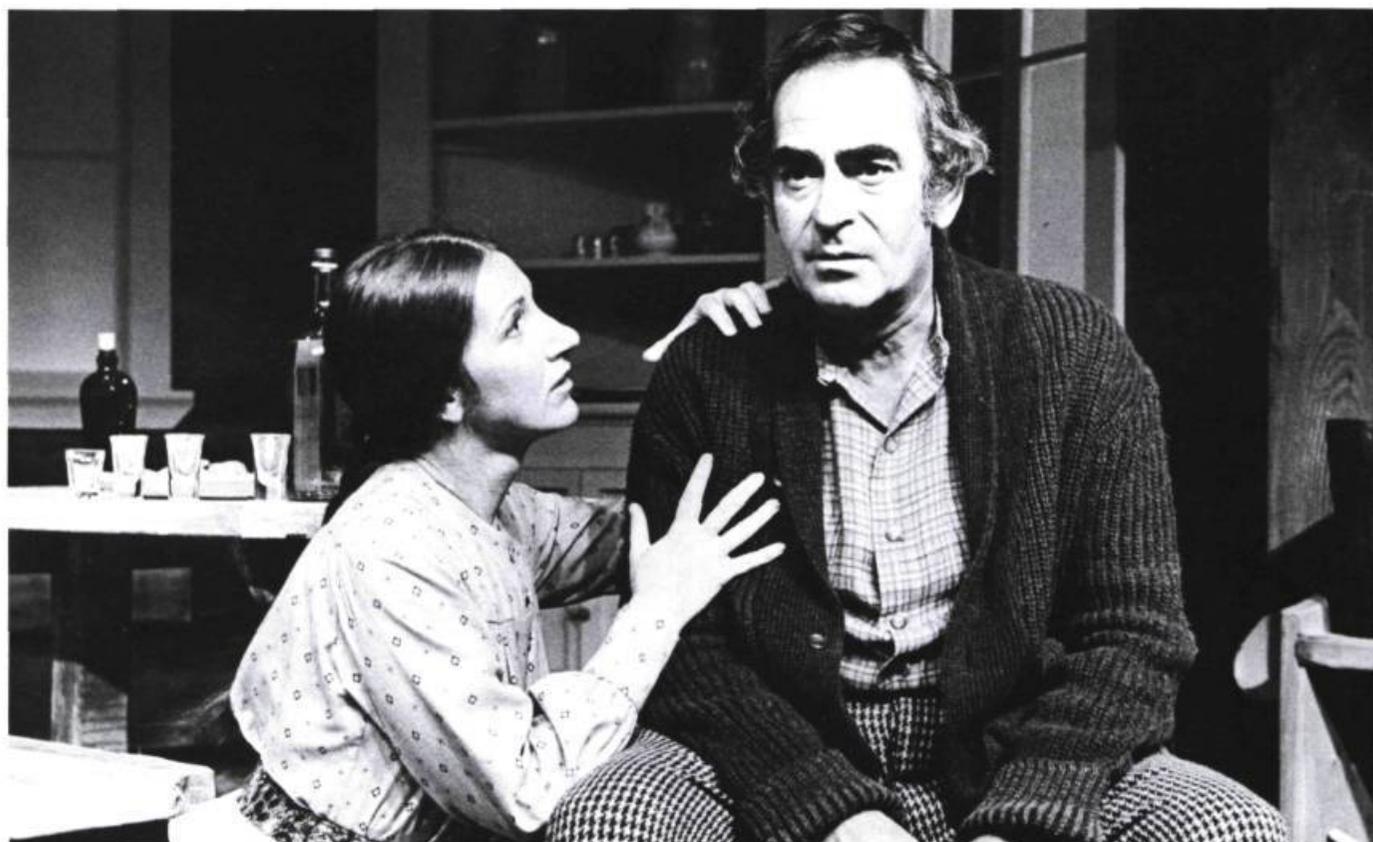
Écrite par Louis Saia et Louise Roy, cette comédie dramatique marque une étape importante dans le théâtre québécois. À partir d'une situation très simple — Angèle invite une de ses amies d'enfance, Solange — les auteurs brossent un tableau drôle, piquant et quelquefois tragique de notre univers collectif.

Angèle (Pauline Martin) une maîtresse d'école en recyclage permanent, est mariée à Gaston (Jean-Pierre Cartier) un agent de voyage qui déteste voyager. Ils reçoivent l'amie Solange (Pauline Lapointe), une infirmière devenue serveuse dans un motel et son ami Coco (Jean-Guy Viau) ex-gars de bicyclette et « débosseur de chars ». La soirée commence par un repas plutôt raté et se termine lorsque chacun nous a dévoilé l'essentiel de son drame intérieur.

Ces quatre personnages nous amènent de kêtaineries en kêtaineries jusqu'aux limites de la tragédie quotidienne. Si Angèle semble manier les mots d'une façon habile, elle nous révèle — en les employant à tort et à travers — son insignifiance et son aliénation profonde. Nous avons l'impression d'entendre la fille des « belles-soeurs » de Tremblay qui essaie d'épater tout le monde et de « bien perler ». Seul Coco qui s'exprime difficilement depuis son fâcheux accident, retrouve un langage authentique et libérateur.

Peu importe leur condition sociale ou leur degré d'instruction, ces individus traînent derrière eux une forte dose de complexes qu'ils ne parviennent pas à exorciser. Peut-être en sera-t-il autrement pour le spectateur placé devant ce miroir.

Les situations, les dialogues vifs et directs provoquent le rire souvent jaune, toujours décapant. La mise en scène de Louis Saia s'imbrique efficacement dans l'écriture dramatique. Les comédiens jouent avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité cette grande comédie dramatique tirée de la vie ordinaire des petites gens.



Murielle Dutil et Guy Provost dans *Maria Chapdelaine* de Loïc Le Gouriadec d'après l'oeuvre de Louis Hémon.

Maria Chapdelaine au Rideau Vert

Cette adaptation du célèbre roman de Louis Hémon par Loïc Le Gouriadec garde de l'oeuvre originale les valeurs essentielles véhiculées par la société de l'époque et qui resteront — que nous l'acceptions ou non — les racines de notre identité. Dans le contexte social actuel, le succès de la pièce ne fait aucun doute.

Malgré quelques longueurs au deuxième acte, peut-être plus attribuables aux rôles secondaires qu'au texte, la pièce crée une atmosphère envoûtante. La mise en scène d'Yvette Brind'Amour souligne cette souffrance des gens, cette résignation commandée mais jamais totalement acceptée. Nous sentons que les personnages se jouent suivant les exigences de la religion et de ses représentants. Maria reste sur la terre pour obéir à son père, mais que feront ses enfants ?

Pour interpréter ces personnages attachants et vivaces, Madame Brind'Amour a fait appel à des comédiens de talent. Murielle Dutil crée une Maria égale à Rosanna Guillemette du *Temps d'une Vie* de Roland Lepage. Viola Léger campe une mère Chapdelaine qui nous rappelle la force de *La Sagouine* de Antoinette Maillet. Guy Provost donne au père Chapdelaine toute l'étoffe nécessaire. Et Jean-Luc Montminy s'affirme subtilement dans le rôle de Eutrope Gagnon.

Plus qu'une pièce rétro, *Maria Chapdelaine* s'inscrit dans la redécouverte de notre âme collective et représente autre chose qu'une statue sortie de l'ombre.

Les passeuses à la Compagnie Jean Duceppe

Ce « conte pour adulte » écrit par Pierre Morency n'arrive pas à trouver son équilibre entre la réalité et le fantastique. L'action dramatique se dilue dans un langage de proverbes, de jurons, de farces et de jeux de mots douteux. Les trois vieillards qui habitent le foyer le Soir Vert, rêvent de devenir riches. Castor, le plus astucieux, utilisera tous les moyens pour réaliser ses désirs. Il soutirera de l'argent de son fils pour investir dans une mine d'or imaginaire. Les trois camarades parviennent donc à se rendre aux Îles Vierges, à réussir leur voyage dans la mort ou leur nouvelle vie. Les trois infirmières restent accessoires durant le périple des trois vieillards et leur présence gêne l'intrigue.

Si Morency campe Zime, Pica et Castor avec une certaine adresse, il ne parvient jamais à créer l'atmosphère dramatique nécessaire pour soutenir notre attention. La mise en scène d'Yvan Canuel s'éloigne constamment de cet univers fantastique pour souligner avec plus ou moins de pertinence des détails trop évidents. Les excellentes comédiennes Monique Joly, Dorothee Berryman et Anne Létourneau promènent sur scène la non-existence de leur personnage et cela contribue à faire ressortir tous les clichés des trois comparses joués sans trop de subtilité par Jean-Louis Paris, Roger Garand et Denis Drouin.

Les macédoines de giges et de parlure québécoise servies sous forme de demi-vaudeville n'assurent plus de succès instantanés. Fort heureusement d'ailleurs.

Finalemnt **et *Garden Party no 2*** **au Théâtre Expérimental**

L'équipe du Théâtre Expérimental continue toujours à donner des spectacles d'une nouveauté, d'une rigueur et d'un professionnalisme fort intéressant. Toutes ces recherches axées sur le jeu du comédien nous projettent dans un univers sado-masochiste très créateur.

Dans *Finalemnt*, les trois femmes nous entraînent sauvagement de la naissance à la puissance au moyen d'une série d'orgies buccales (manger un pouding, des oignons, des oeufs). « Elle a raison. » dit l'une. Mais de quoi, de qui justement ? Le canevas montre, démontre mais ne moralise jamais. L'oeuvre reste ouverte. À chacun d'y entrer finalement. Les comédiennes Anne-Marie Provencher, Nicole Lecavalier et Alice Ronfard nous y invitent par la sensation et l'émotion pure.

Garden Party no 2 reprend les mêmes préoccupations que la *partouse no 1* de l'an dernier, mais en poussant encore plus loin les limites du stéréotype et de l'insolence. Plus de violence, de ridicule que jamais entre tous ces personnages victimes et bourreaux d'eux-mêmes et de la société qu'ils perpétuent.

« Bonjour », « Good morning », « Excusez », « Pardon », « I'm sorry » et il est toujours permis de recommencer son petit numéro puisque nous sommes dans le circuit du « jet-usage-résidu ».

André Dionne



Dernier recours de Baptiste à Catherine de Michèle Lalonde.

Dernier recours **de Baptiste à Catherine** **au Théâtre d'Aujourd'hui**

Plus connue comme poète qu'auteur dramatique, Michèle Lalonde continue de mettre à jour notre déchirement national. Cette fresque historique en cinq tableaux emprunte les dédales lyriques de nos cérémonies religieuses et dépasse rarement la performance de nos meilleurs prédicateurs. La dialectique du rachat et de la récupération essaie de nous charmer. La phrase galope sans boîter mais la structure dramatique s'effrite sur les routes de notre passé.

De quoi est faite notre histoire ? D'idées ou de personnages bien vivants ? Derrière les travestis que nous avons été durant trois siècles, n'est-il pas possible de retrouver des hommes bien ancrés dans le combat quotidien ? Seul le dernier tableau nous montre un Baptiste authentique, sensible, déterminé et Raymond Legault nous le rend encore plus émouvant par son jeu nuancé.

La mise en scène de ce spectacle signée André Pagé, atteint une perfection qui nous fait parfois oublier la faiblesse dramatique de ce texte. Les comédiens rendent bien l'ombre de ces personnages, eux-mêmes spectateurs de ce « dernier recours ». Si la musique de Bernard Buisson relie d'une manière intelligente cette procession de faits historiques, le déroulement de la fresque reste inégal.



Jean-Pierre Ronfard, Patricia Nolin, Gilles Renaud et Alice Ronfard jouent *Garden Party no 2* —

Photo Claire Beaugrand Champagne.